

Pour une histoire de MARGUERITE DE LORRAINE

Abbé Olivier Théon

Depuis une dizaine de jours j'ai rouvert ce dossier à l'approche d'un nouveau siècle : un siècle après le procès romain de béatification ; un siècle où la méthode et l'exigence historique ont beaucoup progressé. Je venais de lire avec grand intérêt le livre d'Alain Corbin sur Louis François Pinagot, sabotier inconnu de la forêt de Bellême au XIX^e siècle. L'historien le connaît avec et par son environnement...

N'en est-il pas un peu de même pour les saints d'autrefois sur lesquels on n'a plus ni d'écrits privés ni de relations directes ?

J'ai donc relu et écouté les communications du colloque alençonnais de 1988, spécialement celui de Mme Paulette L'Hermitte-Leclerc qui distingue à juste titre la démarche hagiographique et la démarche historique. Son exposé oral fut assez mordant et iconoclaste par rapport au procès hagiographique. Le texte publié a dû tenir compte un peu de quelques remarques d'auditeurs. Il reste décapant par rapport aux faits historiques concernant Marguerite de Lorraine et aux traces ou preuves qui en restent et à ses historiens (tardifs) des siècles qui nous en séparent. Le plus sérieux est pour elle l'abbé Laurent en 1854.

Dans le petit débat qui a suivi l'exposé, il fut question du procès diocésain de l'évêché, commencé bien avant 1912, et moins lié au contexte du rapport de Benoît XV avec la France après la guerre de 1914 ; et du rapport avec l'autre lorraine, Jeanne d'Arc, exaltée alors par l'Église... On n'a pas noté alors le fait original de ce procès de canonisation, composé dès le XV^e siècle, puisque ce fut le procès de réhabilitation demandé par Charles VII.

Il y eut alors une excellente mise au point de Thierry Hénault Morel : d'accord sur la pauvreté de nos sources, mais réservée sur la réduction de cette "femme pratique" qui vit avec un modèle de sainteté de type laïc que l'Église avait du mal à reconnaître.

Il fait allusion à François de Sales et Vincent de Paul qui eurent plus tard la même difficulté. Il conteste aussi qu'il y ait eu un "continent de distance" entre les deux Marguerite d'Alençon, l'une médiévale et l'autre moderne, mais s'aimant bien. Ce sont les grandes crises suivantes qui ont durci l'opposition. Bref débat aussi sur le mot "réformé", "cœur réformé" qui qualifie la belle-mère dans un poème de sa bru...

Ce court débat ouvrirait tout un chantier possible de recherches que nous soupçonnions en publiant à la même époque un numéro de la revue *Dieu est amour* (juin 1987) consacré à Marguerite de Lorraine. J'y suis revenu depuis dans une conférence à la S.H.A.O. sur la *Cohabitation des deux Marguerite d'Alençon*, sans pouvoir avancer beaucoup dans les questions posées ce jour-là... au colloque du V^e centenaire. Peut-on y arriver en serrant de plus près par périodes plus fines les biographies de ces deux femmes ?

Pour l'instant, je m'intéresse aux essais de biographies écrites au XX^e siècle : diversement "hagiographiques" et médiocrement historiques... Est-il impossible de mieux faire ?

MARGUERITE DE LORRAINE

1. Une illustre inconnue

Autant nous sommes bien renseignés sur sainte Thérèse d'Alençon, autant nous connaissons mal les anciennes saintes de notre : sainte Céronne, au temps de Clovis ; sainte Opportune à celui de Dagobert ; Marguerite de Lorraine, au temps du roi Louis XI. Leurs anciens historiens étaient plus pressés de nous donner leurs vertus en exemple que de nous renseigner précisément sur le paysage historique de leurs vies. On peut pourtant y arriver grâce aux progrès de la science historique au XX^e siècle.

Marguerite de Lorraine devint duchesse d'Alençon en 1488 à l'âge de 25 ans, par son mariage avec René d'Alençon. Ce mari était le fils du "gentil duc", compagnon de Jeanne d'Arc à la fin de la guerre de Cent Ans. Elle eut de lui trois enfants : Charles, Françoise et Anne, avant qu'il ne meure en 1492. Elle eut alors bien du mal à obtenir le droit de les élever elle-même, et celui de gouverner à sa suite le duché d'Alençon : c'était un "apanage", non héréditaire, qui revenait à la couronne royale de France quand le duc décédait.

Comme Marguerite descendait elle-même, en ligne directe, d'un frère du roi saint Louis, elle se sentit toujours très attachée à la couronne de France. Mais elle aurait été bien étonnée si on lui avait prédit qu'elle serait, par sa première fille, Françoise, l'arrière-grand-mère du roi Henri IV, en vertu des jeux complexes des généalogies familiales des princes proches de la couronne royale.

Était-elle née en Lorraine, comme son nom semble l'indiquer ? Ce n'est pas évident : son frère aîné, René II, qui devint duc de Lorraine avait été ondoyé en Anjou, avant d'être baptisé de façon solennelle à la cathédrale de Toul... Aucune trace semblable du baptême de Marguerite, cinquième de la famille. Sa naissance n'avait pas grande importance pour l'avenir de la dynastie. De même, la biographie des personnages de second rang, même dans la noblesse, a peu intéressé les historiens, faute de vestiges et de preuves rigoureuses...

Peut-être Marguerite est-elle née en Provence où son père, Ferry de Vaudémont et sa mère Yolande séjournaient habituellement à cette époque. Au pays de Marseille, à Gardanne, ils servaient le roi René d'Anjou, comte de Provence. Ce grand-père deviendra, à la mort de Ferry, le protecteur et éducateur de la petite Marguerite, alors adolescente. Elle vivra à la cour de Provence jusqu'à la mort du bon roi René.

Dès son enfance, Marguerite fréquentait déjà les familles royales de France et d'Angleterre : sa grand-tante, Marie d'Anjou, morte en 1463, l'année de sa naissance, avait épousé Charles VII, le roi de France, mené au sacre de Reims par Jeanne d'Arc. Et Marguerite d'Anjou, sa tante et marraine, était devenue reine d'Angleterre en épousant le roi Henri

VI. Mais le préféré de Marguerite fut sans doute son grand-père maternel, René d'Anjou, frère aîné de la reine de France : il cumulait les couronnes royales de Naples, de Sicile, et même de Jérusalem, en prolongement des croisades.

En ce temps-là pourtant, les familles féodales, même proches de la famille royale, n'habitaient pas encore des châteaux luxueux. Leur vie était rude et souvent nomade, exposée au risque des expéditions militaires. Car il fallait défendre, étendre ou reconquérir des fiefs contestés et convoités. Leur territoire était plus une propriété de famille qu'une entité politique, malgré la soumission de leurs vassaux. Et leurs résidences de famille étaient plus souvent des forteresses et des bastides que des manoirs. L'heure des États approche, mais n'est pas encore arrivée.

2. La fille d'un monde divisé... (1463)

Quelle impression peut avoir une petite fille lorsqu'elle découvre que ses parents ont été mariés par des grands-parents qui s'étaient d'abord battus ?

Le foyer de Ferry et de Yolande était issu d'un conflit, et même d'une bataille dont l'histoire a gardé la trace, trente ans plus tôt, l'année même où Jeanne d'Arc fut brûlée à Rouen.

Le jeune roi René d'Anjou, devenu duc de Lorraine, vit son pouvoir contesté par son cousin, Antoine de Vaudémont. Celui-ci, appuyé par le duc de Bourgogne, refuse l'hommage au nouveau duc ; et leurs troupes s'affrontent à Bugnéville, le 2 juillet 1431. Battu, René d'Anjou est fait prisonnier et enfermé au château de Dijon. L'année suivante, il est libéré pour un an, laissant deux fils en otage. Il reviendra en 1435, et sa captivité traînera jusqu'au début de 1437. Entre temps, il est devenu duc d'Anjou et roi de Naples ; mais il doit verser comme rançon 400 000 écus d'or. Et durant ces humiliantes années, il devra négocier deux mariages : en 1433, celui de sa fille Yolande avec Ferry, le fils d'Antoine ; et plus tard, celui de son aîné, Jean de Calabre, avec une nièce de Philippe le Bon. Cela allégeait les rançons !

On imagine le pire quand un prisonnier doit donner sa fille au fils de son vainqueur. Mais le pire n'est pas toujours sûr ! Le jeune âge des fiancés et de longues négociations aboutissent à un traité de paix entre les deux maisons de Lorraine et d'Anjou. Et le mariage est célébré à Nancy au printemps 1445, en présence du roi de France Charles VII. Une médaille illustre cet heureux dénouement...

La gloire du grand-père (1463-1470)

Dès lors, René et son gendre s'entendirent fort bien, en hommes réunis par le goût de l'honneur et de l'aventure. Ferry accompagne le roi René dans ses expéditions militaires. Il est bientôt gouverneur de la Tour Saint-Jean qui commande le port de Marseille. Il sera un des premiers dignitaires de l'Ordre du Croissant qui restaure le code d'honneur de la chevalerie. En 1448, il sortira vainqueur du tournoi de Tarascon. Entre temps, René avait laissé le gouvernement de la Lorraine à son aîné, Jean de Calabre : car il avait fort à faire en Guyenne et en Normandie aux côtés du roi Charles VII, son beau-frère qui reprenait ces provinces aux Anglais.

Puis le roi René regarde encore vers l'Italie, malgré ses anciens déboires du côté de Naples. La mort de sa femme Isabelle le détache définitivement de la Lorraine. Pourtant Ferry de Vaudémont reste son vassal et demeure en Provence, surtout à Gardanne, où il s'aménage une résidence auprès de celles de son beau-père, quelques années avant la naissance de Marguerite.

C'est donc dans le sillage du roi René que se développe cette famille cadette de Lorraine-Anjou. Il y naîtra treize enfants, dont cinq survivront. A la naissance de Marguerite, en 1463, son frère René, futur duc de Lorraine, a 11 ans. Seconde des filles, Marguerite sera élevée par des parents d'âge mûr : Ferry a dépassé 40 ans ; Yolande sa mère en a 34 ; et le grand-père René en a 54. Mais toujours actif, il circule entre l'Anjou, la Provence et l'Italie.

Sa seconde femme, Jeanne de Laval, qui n'aura pas d'enfants, prendra Marguerite en particulière affection. Mais en ces époques anciennes, l'éducation des jeunes enfants ne connaît pas les extases des temps modernes : elle est rude et robuste, même dans les familles de haut rang. Cela explique aussi le silence des historiens sur les années d'enfance.

On peut cependant imaginer alors un réseau familial enrichi par les responsabilités sociales et politiques qui incombaient à la noblesse, et par l'extrême mobilité que lui imposait cette époque agitée. L'heure de leur testament ramenait les nobles à leurs racines et à leur destin. Nous possédons le testament du père de Marguerite, Ferry, rédigé à Joinville en 1470. Pressentait-il sa mort prochaine ? Il comptait sur son fils pour marier ses trois sœurs. Il chargeait aussi le jeune prince d'accompagner en son nom le pèlerinage de Sion, célèbre sanctuaire lorrain proche de l'éperon de Vaudémont.

L'heure de l'épreuve approchait en effet. La peste qui tourna sur la France tout au long de ce XV^e siècle, n'épargnait pas la noblesse. En 1471, elle abat à peu d'intervalle, au cours d'une expédition en Catalogne, le gendre et l'aîné du roi René : Ferry de Lorraine et Jean de Calabre. Deux ans après, Nicolas, fils de Jean meurt à son tour.

En ces années où Marguerite approche de ses 10 ans, d'autres deuils affligent encore le vieux roi qui n'a plus de descendance masculine. Ainsi l'héritage lorrain passe à Yolande de Vaudémont, veuve de Ferry, qui transmet le duché à son fils René II. Il le gardera à Nancy durant 35 ans.

3. Marguerite en Provence (1470-1480)

Marguerite fait donc une entrée discrète dans l'histoire en restant à la cour de son grand-père qui a décidé de vivre sa retraite en Provence. L'adolescente, dénommée "Mademoiselle de Lorraine" va goûter cette région ensoleillée et exubérante à un moment de développement économique et de paix relative. Elle y découvre les traces de l'antiquité romaine, des temps évangéliques, et aussi celles des crises plus récentes de l'Église, inscrites dans l'histoire d'Avignon.

La cour du roi René, moins brillante que naguère, reste encore un carrefour de l'Europe où se croisent les influences française, espagnole, italienne, voire germanique. C'est l'heure de la grande mutation du Moyen-Âge vers la Renaissance, le passage d'une féodalité puissante vers les États modernes, royaumes et empires. Marguerite est encore trop jeune pour comprendre cette histoire complexe. Pourtant elle commence son apprentis-

sage humain dans cette cour royale, où se jouent des intrigues et des luttes, et même des coups de force du roi de France Louis XI. Peu à peu, elle sera initiée au gouvernement de la Provence par le vieil homme assagi dont le visage ridé a été conservé dans le triptyque du "Buisson Ardent" qu'on peut admirer, aujourd'hui encore, à la cathédrale d'Aix.

Dans ce paradis provençal, sa sœur aînée, Jeanne, est venue avec elle. En 1474, elle sera mariée à l'un de leurs cousins, Charles III, comte du Maine. Marguerite reste donc seule, et tient compagnie à Jeanne de Laval, seconde femme du roi René, dont la silhouette apparaît à droite du triptyque de Nicolas Froment. Celle-ci n'est plus l'héroïne des tournois qui mettaient en joie la Provence vingt ans plus tôt. Son visage émacié respire la fatigue, et une tristesse que Marguerite dut souvent consoler. Déjà l'affection lui fait partager les drames de sa parenté dont les échos parviennent de Lorraine ou d'Angleterre.

Pour le moment, Marguerite est une adolescente intelligente et attentive, pieuse et grave, qui s'adapte aux diverses résidences du roi René. La vie de cour est moins agitée qu'autrefois, mais elle demeure une sorte de représentation continuelle : on y signale encore en 1478 et 1479, des repas avec ballets et intermèdes exotiques auxquels participent René et ses familiers.

« En janvier 1478, on danse la mauresque des sirènes. L'un des peintres de la cour s'occupe de fabriquer des costumes. Quelques jours plus tard la duchesse de Calabre et Mademoiselle de Lorraine se font faire des manteaux à la mode de Venise, pour exécuter une mômerie... »

Mais cette vie à la cour laisse place aussi à des temps d'étude, de solitude et de prière. Le premier biographe de Marguerite, Magistri, a rapporté son goût précoce pour le désert où les ermites vont à la recherche de Dieu. Dans cette belle campagne de Provence, le désert est là tout près, autour des bastides royales. Un jour la jeune Marguerite et ses compagnes s'aventurent dans une évasion monastique imitée de la Thébéïde, et peut-être aussi du souvenir des saintes Marthe et Madeleine dont on pensait avoir retrouvé les reliques à Saint-Maximin. Trente ans auparavant, René avait fait restaurer leurs châsses à Tarascon.

Cette référence évangélique devait plaire au grand-père, fier de son titre de roi de Jérusalem. N'avait-il pas écrit lui-même, entre un *Traité des tournois* et *Le Livre du Cœur d'amour épris* un texte spirituel intitulé *Mortifiement de Vaine Plaisance* ? Trois œuvres qui révèlent dans ce guerrier, écrivain, pécheur et croyant, le débat vigoureux des armes, de l'amour et de la foi. Marguerite fut-elle admise à lire les œuvres de son grand-père ?... Cette foi du vieux roi dut nourrir celle de sa petite fille, comme plus tard celle de Montaigne protégea l'éducation de sa nièce, Jeanne de Lestonnac.

Avignon conserve aussi un *Quartier du roi René*, voisin du Palais, construit et habité par les papes un siècle auparavant. Cette ville nous restitue encore une image saisissante de l'Église. Marguerite s'y fit raconter les gloires et les crises de ce lieu où les rois et les nobles continuaient de jouer des rôles actifs et majeurs. L'Évangile n'y trouvait pas toujours son compte ; mais l'art religieux illustre de façon émouvante l'histoire de Jésus et des temps apostoliques. On peut imaginer la petite-fille de René paroissienne de l'église Saint-Didier où Francesco Laurana sculptait alors l'émouvant *Portement de Croix*,... et familière du couvent des clarisses près duquel Pétrarque avait rencontré Laure de Noves. Marguerite

pour sa part put y puiser la dévotion pour François et Claire d'Assise qui marquera toute sa vie.

4. Aux écoutes de la France et de l'Europe

La vie profonde de Marguerite en Provence, ce fut aussi le partage des événements difficiles qui affectèrent en ces années la famille d'Anjou-Lorraine. D'abord les relations laborieuses du roi René avec son cousin et neveu, Louis XI. Par un subtil mélange de ruse, de menaces et d'amabilités, le roi de France travaillait à unifier son royaume, morcelé par les féodaux. Il poussait René à accepter le rattachement de la Provence à la couronne de France... Ne lui venait-elle pas de l'héritage de saint Louis ?... Le vieux René céda par amour de la paix, en veillant par ailleurs à renforcer les droits de son petit-fils René II sur la Lorraine.

À cette époque, ce frère aîné de Marguerite, devenu duc de Lorraine, vécut aussi de dramatiques années de guerre. Ayant défié Charles le Téméraire en mai 1475, il est vaincu par lui, et le duc de Bourgogne prend Nancy. Heureusement pour René, l'année suivante, le succès des Suisses et les ressources d'un héritage lui permettent de reconquérir son domaine. Le 5 janvier 1477, Charles le Téméraire périra dans les marais de Nancy, et avec lui le rêve d'hégémonie bourguignonne. Durant ces deux rudes années, la maison de Provence avait partagé anxieusement l'épreuve du frère de Marguerite.

Une autre épreuve, plus dramatique encore, fut celle de sa marraine, dont le mariage avec le roi d'Angleterre, Henri VI de Lancastre, avait eu lieu à Nancy en même temps que celui des parents de Marguerite. À l'issue de la guerre des Deux Roses (Lancaster et York), elle vit son fils égorgé sous ses yeux et son mari assassiné en prison. Prisonnière elle aussi, elle venait d'être rachetée par René et Louis XI. Le roi de France entendait bien en profiter pour obtenir de nouveaux avantages. Marguerite pouvait ainsi mesurer de tout près les tragédies engendrées par l'ambition des princes...

Que dut-elle penser, peu après, de voir la discorde se lever tout près d'elle entre son frère René et son beau-frère Charles du Maine au partage de la succession du roi René ? Sans doute prit-elle part à la douleur du vieillard, encore vivant, qui trouvait ruineuse cette mésentente.

L'année suivante, en 1479, elle le voit encore plus affecté, quand la peste se déclare sur la Provence. Il se dépense au service de ses sujets victimes du fléau. Alors ses forces déclinent, et en juillet 1480 une crise le terrassa. En toute lucidité, il donna aux siens ses dernières volontés : « Aimez vos peuples comme je les ai aimés. Dieu veut que les rois lui ressemblent bien plus par leur débonnairété que par leur puissance ».

En mourant, il laisse à sa petite fille, sur son *livre d'heures* une dernière image, embellie, mais fondatrice pour la vocation qui l'attend elle-même : l'image du "roi-mort" qui sait la vanité de la puissance quand elle refuse de servir et d'aimer.

5. Marguerite en Lorraine (1480-1488)

Les années suivantes, ce climat de mort continue de planer sur la famille. Marguerite voit mourir successivement son beau-frère, sa sœur, sa marraine. Faute de documents, on

peut supposer qu'elle assiste sa mère, puisqu'elle reste la seule fille sans foyer. Ce sont des années obscures, autant que la personnalité de la femme de Ferry. Yolande d'Anjou mourra à son tour en 1484.

C'est autour de ces années que Marguerite quitte la Provence ensoleillée pour le pays, plus froid et austère, dont elle porte le nom : la Lorraine. Elle vient vivre à Nancy, près de son frère René qui a charge de l'établir.

À la mort de leur mère, Marguerite a 21 ans : silencieuse jusqu'alors, elle a donc vécu et continue de vivre dans l'ombre des grands personnages de sa famille et du royaume de France. À Nancy elle respire désormais l'atmosphère nordique qu'elle a peu connu jusqu'alors, et que l'on peut encore goûter aujourd'hui en visitant le *Musée lorrain* établi à l'ancien palais ducal qui fut sa demeure.

La vie religieuse y est intense, sous l'influence de la duchesse Philippe de Gueldre qui entraîne son mari et ses enfants dans une dévotion plus sévère que la provençale. Marguerite en gardera une certaine austérité, mais aussi l'attrait des pèlerinages lorrains : Saint-Nicolas du Port, et surtout le sanctuaire marial de Sion.

Au seuil de sa majorité, Marguerite va t'elle pouvoir exprimer ce qu'elle a de plus personnel et préciser sa vocation ? Les modèles ne manquaient pas pour instruire son désir. L'adolescente qui jouait à l'ermite dans les garrigues de Provence annonçait-elle une vocation religieuse ? Aussitôt après avoir raconté ce pieux épisode, son biographe signale l'intention de son grand-père de donner à sa petite-fille les chances d'un mariage avantageux. Toutefois les tensions et épreuves de la famille avaient bien retardé son choix.

Pouvait-il d'ailleurs y avoir choix de sa part ? Quinze ans plus tôt, une duchesse de Bretagne, Françoise d'Amboise, avait bravé à sa façon les ordres de Louis XI en devenant carmélite. Et bientôt, Anne de Bretagne semblera libre de choisir son époux parmi les nombreux princes qui briguent sa main. Mais en réalité les choses ne se traitaient pas si librement, ni pour le cloître, ni pour le mariage, même et surtout dans les familles de haute noblesse !

Durant ces années d'attente et de suspens, Marguerite fréquente quelques femmes qui en savent quelque chose. Sa propre belle-sœur, Jeanne d'Harcourt, première femme de René II, mourra tristement en 1488 après la déclaration de nullité de leur mariage. C'est en 1485 que Marguerite devient l'amie intime de Philippe de Gueldre, jeune princesse de Flandre, seconde femme de René de Lorraine.

Elle apprend beaucoup dans ce double dialogue, de compassion et d'amitié, avec les deux épouses successives de son frère, aux caractères contrastés, mais dont le destin commun était d'abord d'obéir !... Marguerite partage leurs questions et répond à leurs appels, adressés à sa solitude discrète, pas encore engagée dans les tracasseries de la famille et du pouvoir.

Elle observe aussi la part active de sa belle-sœur à l'exercice du pouvoir, spécialement pour le ménage du palais, et lors des longues absences du prince, « *voulant que son épouse soit, ainsi que raison est en toutes choses, tenue et réputée sa lieu-tenante pour quant bon lui semblera* ».

En cette année 1483, le royaume de France a un nouveau roi successeur de Louis XI, Charles VIII, âgé de 13 ans. Il aura pour régente jusqu'en 1492 sa sœur Anne de Beaujeu, soutenue par les États Généraux, mais qui devra mâter les révoltes de quelques grands féodaux, spécialement à l'ouest de la France, Anjou et Bretagne. La Provence et la Lorraine sont plus paisibles.

Le séjour à Nancy donne d'ailleurs à Marguerite un horizon européen plus large, nourri de souvenirs glorieux et douloureux de princes qui avaient des intérêts ou ambitions au-delà de la France. Par l'Anjou, elle connaissait les tragiques souvenirs de nos guerres de Cent Ans avec les Anglais. En Provence, son grand-père lui avait parlé des campagnes d'Italie autour des royaumes de Naples et de Milan. La Lorraine se souvenait de la guerre avec la Bourgogne, où son frère aîné s'était illustré... Marguerite n'a pas dit ce qu'elle en pensait ; mais elle a dû s'en entretenir souvent avec sa belle-sœur, Philippa de Gueldre. Elle aussi avait souffert cruellement de ces guerres féodales qui déchiraient les familles et les peuples, au service des ambitions des princes. Elles désiraient ensemble la paix de cette Europe, chrétienne, et pourtant si divisée et si violente.

C'est alors que sa vocation se dessine. Car son frère René s'en occupe enfin. Il s'est lié d'amitié avec un autre René, le duc d'Alençon, fils du compagnon de Jeanne d'Arc. Cet homme a plus de 40 ans ; il est interdit de mariage par le roi Louis XI. Il hérite en effet de la disgrâce de son père, deux fois condamné à mort et deux fois gracié, mais privé de ses biens et de son duché.

À la mort de Louis XI en 1483, le nouveau roi, Charles VIII vient de lui rendre son amitié. Il est même en bonne place au sacre du roi à Reims en 1484. Mais la guerre de Cent Ans a été désastreuse pour Alençon ; et le duc est en situation financière ruineuse. Pour sa part, René de Lorraine n'est pas disposé à doter sa sœur en conséquence, et lui demande même de renoncer à l'héritage lorrain.

De son côté Marguerite estime qu'il est temps pour elle de se déterminer : elle a bientôt 25 ans. Pour une princesse à cette époque, c'est déjà un âge tardif pour le mariage. Elle accepte les conditions de son frère qui la tient à distance de ses négociations, et elle doit même transiger sur les sommes qu'il lui devait. Enfin René de Lorraine signe l'accord du mariage à Toul, le 14 mai 1488. Mais il ne laisse sa sœur quitter Nancy que lorsque les délégués du duc d'Alençon ont ratifié la renonciation de la princesse. René d'Alençon devra même leur donner procuration le 7 juin. Le mariage est enfin célébré en présence du roi à Paris vers la mi-juillet 1488, en l'église Saint-Germain l'Auxerrois, paroisse où les ducs d'Alençon possédaient leur hôtel.

6. Marguerite, duchesse d'Alençon

Quelques mois après son mariage, Marguerite est solennellement reçue dans une région qu'elle ne connaît probablement pas encore. Elle est accueillie d'abord par la ville d'Alençon. Plus petite que celle de Nancy, elle comptait alors 6 000 habitants, répartis en trois quartiers au bord de la Sarthe : celui de Saint-Léonard, près de château ; celui de Notre-Dame, plus récent ; et le faubourg de Lancrel, hors les murs. Les habitants sont heureux de voir leur duc rentrer avec cette jeune femme, simple et accueillante, devancée par une bonne réputation que l'avenir confirmera.

Marguerite s'est informée de cette terre nouvelle, riche et pittoresque, avec les villes de Domfront et d'Argentan, à l'histoire illustre. S'y ajoute le comté du Perche où Mortagne avait supplanté Bellême. Pour elle, c'est une nouvelle patrie à laquelle son cœur s'attache déjà... et surtout un peuple à aimer, en améliorant ses conditions d'existence.

Dès le 13 août, René et Marguerite font appel devant le Roi des conditions discutables de leur contrat de mariage : renonciation à l'héritage lorrain, et réduction de la dot. Charles VIII donne satisfaction le 6 février 1489 à Marguerite « *comme ayant été par trop lésée pour la part et portion qui lui appartenait* ». Elle va obtenir aussi de l'évêque de Séez dispense du serment que son frère lui avait imposé au moment des négociations du mariage.

Le procès qui s'ensuit avec le duc de Lorraine durera très longtemps. Mais il ne semble pas que les bonnes relations de famille en aient été assombries. L'accord ne sera conclu qu'en 1499, et les dettes de Lorraine ne seront acquittées que dix ans plus tard... Entre temps, par compensation, Marguerite sera baronne de Mayenne et suzeraine de Sainte-Suzanne, dans le Maine. Tel était donc le domaine de ce nouveau couple ducal à la fin du XV^e siècle.

À cette époque, la cour royale se retrouvait encore souvent en Touraine, à Plessis ou Amboise, où le vieux roi Louis XI avait fait venir à l'approche de sa mort, un ermite franciscain de Calabre, François de Paule. Ce saint, fondateur des Minimes, continuera jusqu'à sa mort en 1507, d'édifier la cour et le peuple pendant les règnes de Charles VIII et de Louis XII. René et Marguerite eurent-ils recours à sa prière et à ses conseils comme beaucoup de nobles de ce temps ? Il n'en reste pas de preuve, mais c'est possible.

Alençon avait des liens plus anciens avec les franciscains par la ville épiscopale. Séez, grâce à l'évêque Gervais I^{er}, proche du pape Honorius III, avait reçu, dès 1223, quatre "cordeliers", du vivant même de saint François d'Assise. Et en 1259, leur couvent avait eu la visite de saint Louis et le don royal d'une "sainte épine" de Jésus. Marguerite dut être heureuse de retrouver dans son nouveau duché une famille spirituelle déjà connue en Provence et qui lui était chère.

Le nouveau couple se révéla harmonieux, malgré leur différence d'âge et de chemin de vie jusqu'alors. René avait plus de 43 ans quand Marguerite en avait 26. Mais tous deux, mûris par leurs épreuves, étaient conscients de leurs responsabilités familiales et politiques.

Au nouveau foyer ducal, trois enfants vont naître en quatre ans : Charles, Françoise et Anne. Ils eurent une grande frayeur lorsqu'au cours de sa première année le petit Charles faillit mourir. Mais sa santé se rétablit heureusement, et Marguerite commença de suivre de près l'éducation de ses trois jeunes enfants.

Il fallait aussi prendre soin de leur peuple. Sans tarder, la nouvelle duchesse partage les lourds soucis de son mari : comme les souverains de Nancy, tous deux pratiqueront une gestion commune de leur pouvoir. Ils avaient à remédier à une situation économique très dégradée, et à servir équitablement un peuple auquel ils ont d'abord demandé de les aider à redresser le lourd passif de la guerre et de la pénurie.

Dès novembre 1489, une charte concède aux habitants d'Alençon et des faubourgs le privilège de "franc-alleu" qui libérait les héritages de tout pouvoir féodal. Façon nouvelle de

partager les droits, et pas seulement les impôts. La présence et l'influence de la jeune duchesse infléchit nettement le gouvernement de son mari vers une attention plus constante aux petits et aux pauvres. C'est un renouveau dont témoignent aussi jusqu'à nous les monuments qui nous restent de cette époque : surtout l'admirable portail de l'église Notre-Dame d'Alençon.

Malheureusement, la santé du duc René s'était fort dégradée lors d'une captivité du temps de Louis XI. Il avait connu, en plein hiver, les cages de fer du château de Chinon, et en avait conservé quelques infirmités. Il va mourir en octobre 1492, quelques jours après la naissance de sa seconde fille. Comme Blanche de Castille, mère du roi saint Louis, Marguerite se trouve seule à l'âge de 29 ans, veuve et mère de famille nombreuse. Son mari, prévoyant sans doute sa mort prématurée, lui avait assuré un douaire, propriété de veuvage, en lui attribuant le domaine d'Essai, à quelques lieues d'Alençon.

Mais la voilà seule, quatre ans seulement après son mariage... !

7. Veuve et régente d'Alençon (1492-1509)

Marguerite révèle alors sa force de caractère : elle réagit rapidement pour obtenir la garde de ses enfants. Le roi de France pouvait se réserver cette fonction à cause de sa proximité du lignage royal. Laborieusement, Marguerite va obtenir gain de cause près de Charles VIII qui vient d'être majeur et d'accéder à un gouvernement personnel. Il lui accordera ce droit de garde et la régence du duché, par lettres patentes du 5 novembre 1492, puis du 14 avril 1496.

Arrivée comme une étrangère, Marguerite connaît alors bien des contradictions pour réaliser les réformes voulues par son mari et amorcées de son vivant. Elle les poursuivra énergiquement. Ainsi, pour rétablir les finances du duché, elle réduit son propre train de vie et diminue ses dépenses personnelles ; elle fait mettre en vente les bijoux de la couronne ducale. Favorisée par la relance de l'économie au seuil du XVI^e siècle, elle entretient et restaure peu à peu le patrimoine immobilier.

Elle engage aussi des procès pour recouvrer les dettes, et pour réclamer les droits des autres autant que les siens. À ce moment, certains de ses actes officiels sont datés de son douaire d'Essai, devenu à cette époque sa résidence de recueillage, pour le gouvernement et surtout pour la prière...

Dans les années suivantes, elle a repéré les abus fréquents et les injustices. Elle fait remplacer les magistrats malhonnêtes ou inefficaces. Elle entreprend aussi une recension du droit coutumier d'Alençon et du Perche. Cette réforme du droit est d'ailleurs en cours dans tout le royaume. La rédaction des coutumes commence en 1494 ; elle s'achèvera dans le Perche en 1506. C'est bien utile à l'heure où apparaissent de nouvelles pauvretés auxquelles Marguerite cherchera de nouveaux remèdes.

Pour le moment, elle pourvoit à l'éducation de ses propres enfants et à leur établissement dans la vie sociale et nationale. Elle les conduira parfois à la cour royale pour les y attacher, puisque cette région reste un apanage de la Couronne. Comtesse du Perche en même temps que duchesse d'Alençon, elle affectionne particulièrement cette région pittoresque où elle retrouve comme à Sées le souvenir du roi saint Louis et de sa mère, devenus

ses modèles de gouvernement. C'est "*au plus bel air du Perche*", à Mauves-sur-Huisne, qu'elle reconstruit un château où elle établit les éducateurs de ses trois enfants. Charles eut pour gouverneurs messire Jean de Gislain, seigneur de Bois-Guillaume, près Soligny, et Guillaume Le Gay. Des dames de la cour d'Alençon s'occupèrent de Françoise et Anne. Un médecin de Mauves, Jean Goëvrot, très célèbre en son art, veille sur la santé de la famille ducale.

Au dire de Magistri, Charles d'Alençon était « un enfant de douce et bénigne nature ». Peut-être sa mère craint-elle pour lui une éducation trop molle qui ne forge pas son caractère à l'endurance virile. « Bien que la bonne Dame aimât grandement ses enfants, elle leur montra plus son autorité que son affection ». En référence à saint Jérôme et à l'Écriture, elle use parfois de châtiments corporels, et dans ces cas-là, Charles demande d'être attaché de peur de rendre les coups à sa mère... Ces détails du biographe dessinent un style d'éducation rude et vigoureuse, qui prépare les soldats et les chefs.

7.5. Servante d'une Église en crise

En cette automne de la chrétienté médiévale, nous ne sommes pas surpris de voir Marguerite, duchesse d'Alençon, jouer un rôle important dans l'Église. Elle était arrivée avec la réputation d'une femme très religieuse. Et de fait, dans la visite des petites régions de son domaine, elle aime fréquenter les pèlerinages aux saints fondateurs de la foi aux siècles anciens : Céneri, Bômer, Front, Léonard, Céronne, Opportune...

En Provence, elle avait vécu dans le souvenir plus ancien de l'antiquité chrétienne, et même dans le cadre d'Avignon où les papes venaient de séjourner. En Lorraine, elle avait vu construire près du palais ducal de Nancy, l'église des Cordeliers dont elle s'inspirera pour reconstruire Saint-Léonard d'Alençon. Et René, son mari, venait d'ajouter à la nef gothique de Notre-Dame, un portail plus fastueux que celui de Saint-Germain d'Argentan. Ce mécénat prestigieux ne pouvait-il donner le change sur l'état spirituel de l'Église, à l'automne du Moyen-Âge ?

De fait, depuis 1478, le diocèse de Séez connaissait une crise assez grave : il avait deux évêques concurrents. Robert Cornegrue, chanoine de Séez, devenu évêque, avait préconisé à sa succession Étienne Goupillon, accepté par le pape Sixte IV dont il était ancien secrétaire. Mais Jean de Daillon, seigneur du Lude, fit soutenir par le roi Louis XI Gilles de Laval son beau-frère, doyen du chapitre du Mans. Le vieil évêque, presque mourant, le reçut ; et il vint occuper sans tarder le siège épiscopal. Le clergé se divisa entre les deux évêques, et la situation traîna jusqu'en 1485. Le chapitre de Séez profita de la confusion pour retenir les revenus du diocèse... René d'Alençon favorisait Goupillon. Mais Marguerite reconnut plutôt Gilles de Laval qui surviva à son rival, mort à Rome en 1493.

C'est pourtant à Goupillon que Marguerite soumit en 1489 le cas de conscience du serment qu'elle avait dû faire à Nancy pour rendre possible son mariage en renonçant à ses droits d'héritage. En bon juriste, Goupillon l'assura que cette renonciation ne l'obligeait pas en conscience, et la releva de ce serment. Elle eut gain de cause près des rois Charles VIII et Louis XII. Cet épisode mineur est un exemple des discernements que Marguerite dut opérer pour s'assurer elle-même de son bon droit, et pour le faire reconnaître.

Au reste, Marguerite va collaborer avec les évêques de Sées et du Mans, pasteurs des territoires dont elle est la souveraine : Alençon, le Perche, Fresnay, Beaumont-sur-Sarthe, Château-Gontier, Sainte-Suzanne... Et elle favorise beaucoup les communautés religieuses établies dans le duché : plus particulièrement celles de la famille de François d'Assise dont elle connaissait davantage la spiritualité.

Dans les dernières années du XV^e siècle, à l'époque où elle fonde près du palais ducal un monastère de Clarisses, elle appelle à Mortagne des Sœurs de Sainte Élisabeth de Hongrie pour soigner les malades de l'hôpital. Quelques années plus tard, certaines vont devenir clarisses. Un petit cloître en témoigne encore aujourd'hui, même s'il est difficile de savoir comment s'établissait alors le rapport entre la vie contemplative et le service hospitalier.

Certains ordres plus anciens avaient aussi besoin de réformes. Marguerite s'en occupa : près des bénédictins de Saint-Évroult, elle rencontra la résistance d'un abbé commendataire dépensier et dépravé ; à Saint-Martin de Sées, elle sera aidée par le cardinal Philippe de Luxembourg, évêque du Mans qui en était l'abbé commendataire.

Mais l'Église elle-même, dans son ensemble, avait grand besoin de réforme évangélique après les ravages des guerres et les tentations de la modernité. À la fin du XV^e siècle, le climat politique et moral de la Cour de Rome était très dégradé. L'essor artistique ne cachait pas la crise profonde de ce monde romain où les papes étaient parfois plus préoccupés de leur pouvoir politique sur les terres italiennes que des affaires religieuses. La petite fille du roi René d'Anjou en savait quelque chose depuis son enfance... Comme Jeanne d'Arc, elle portait en son cœur l'amour et le souci de cette Église, Corps du Christ, à servir dans son Chef et dans ses membres humains.

8. Au tournant d'un nouveau siècle (1500-1509)

Le temps des mariages

1501. Les historiens aiment situer à cette frontière le début des "siècles modernes" succédant au Moyen-Âge. Il y a du vrai dans ce regard, puisque Christophe Colomb, en 1492, vient de découvrir le Nouveau Monde. Dans les mêmes années, à Cracovie, le chanoine Copernic imagine une nouvelle façon de représenter notre planète dans l'univers : est-il concevable que la terre tourne autour du soleil ?

En France, le roi Charles VIII vient de mourir en 1498, jeune et sans fils, après quelques années de guerres en Italie, pour Naples, héritage du roi René. Louis d'Orléans lui succède. Il épouse sa veuve, Anne de Bretagne, et poursuit les guerres italiennes, vers Naples et Milan : succès politiques bien fragiles.

À Alençon, Marguerite dirige le duché depuis une douzaine d'années. Son autorité prudente est reconnue par son peuple et par les rois Charles VIII et Louis XII. La duchesse a dû se défendre près d'eux et leur Parlement des critiques d'autres féodaux, spécialement Jean Blosset, seigneur de Saint-Pierre et de Carrouges, qui contestait sa loyauté envers l'autorité royale. Elle est en bons termes avec la Couronne de France.

Ayant acquitté par une gestion rigoureuse les charges qui grevaient la fortune de ses enfants, elle continue de travailler à la réalisation des œuvres entreprises de concert avec

son mari. Elle s'inspire de la spiritualité des Franciscains (Cordeliers), surtout ceux de Paris. En lien avec le monastère de l'Ave Maria, elle établit en 1498, tout près du château, dans l'île de Jagloday, un monastère de Clarisses, qu'elle peut rejoindre dans la prière plus facilement que son douaire d'Essai. Leur église fut consacrée le 11 août 1499, veille de la fête de sainte Claire. La première abbesse fut Jeanne de Nocey, à la tête de douze moniales venues de Paris et de Lille.

Les trois enfants de Marguerite approchent alors de l'adolescence. Ce n'est pas une petite affaire que de les établir dans le réseau de la noblesse du Royaume. Elle négocie d'abord le mariage de son aîné. En mars 1501 à Moulins, Charles d'Alençon est fiancé à Suzanne de Bourbon. Mais la promesse n'aboutira pas, à cause de l'hostilité de la famille de Montpensier et aussi des rivalités des provinces que les familles nobles gouvernaient.

Françoise sera aussi fiancée, d'abord à Louis d'Armagnac, fils de Jacques de Nemours. Marguerite la mariera en 1505 à François d'Orléans, duc de Longueville, comte de Dunois. Elle perdra son mari à la bataille de Ravenne en 1512, et sera remariée, en 1513, à Charles de Vendôme. Lui-même deviendra duc de Bourbon, en 1527 : c'est à ce titre qu'un des treize enfants de Françoise, Antoine, sera le père du futur roi Henri IV.

La seconde fille, Anne, épousera en 1508 Guillaume Paléologue, prince italien, marquis de Montferrat. Une de leurs deux filles épousera Frédéric, duc de Mantoue. Dans cette famille naîtra plus tard saint Louis de Gonzague.

En cette année 1508, la duchesse d'Alençon manifeste à nouveau son attachement à la Couronne de France, en accueillant à Rouen le roi Louis XII et sa femme Anne de Bretagne. Elle est alors accompagnée de son fils Charles et de ses deux filles, déjà mariées. L'année suivante, Charles, majeur, sera enfin marié à Marguerite d'Angoulême qui deviendra ainsi duchesse d'Alençon. Aînée de François, elle avait reçu de leur mère, Louise de Savoie, une culture très raffinée, en compagnie de son cadet qui pouvait devenir roi de France, au cas où Louis XII n'aurait pas de descendant masculin... ce qui, de fait, arrivera en 1515.

9. Guerres et Conciles (1509-1515)

L'heure est venue où la duchesse régente d'Alençon pourrait se retirer. Elle a porté pendant plus de vingt ans les charges du pouvoir et peut désormais le transmettre à Charles, son aîné majeur et à sa jeune épouse, âgée de 17 ans. Mais si le duché est en meilleur état, la situation nationale et européenne est encore très instable. Et la chrétienté est malade dans sa tête et dans ses membres.

C'est toujours l'époque des campagnes d'Italie, commencées depuis quinze ans autour du royaume de Naples que le roi René avait cédé en testament à Louis XI. Charles VIII était venu cueillir ce territoire en 1495. Louis XII voulut poursuivre ce miracle italien qui se révélera bientôt un mirage et un piège.

À Rome, après une série de papes indignes, c'est un pape guerrier qui est arrivé au pouvoir. En 1503, Jules II va défendre ses domaines en tramant des Ligues successives, mais à fronts renversés : d'abord celle de Cambrai, avec la France, contre Venise ; elle se termine par la victoire d'Agnadel, où Charles d'Alençon se conduisit avec bravoure. Mais en

1511, la "Sainte Ligue" du Pape se retourna contre la France, qui devra y faire face au Nord et au Sud, en Picardie et en Italie.

Louis XII et le Pape s'affrontent alors sur les plans militaire et religieux. Le jeune Gaston de Foix, neveu du roi de France, est d'abord victorieux à Milan, Bologne, Brescia, mais il trouve la mort à Ravenne. Son successeur La Palice bat en retraite et bientôt les Français devront évacuer l'Italie.

Dans les mêmes années, sept cardinaux, favorables au roi de France convoquent un concile à Pise, pour contester la politique de Jules II. Celui-ci riposte en convoquant un autre concile au Latran, pour entreprendre d'urgence la réforme de l'Église.

Cette conviction est commune aux deux assemblées rivales, tenues en 1412. Bientôt la mort de Jules II permet d'élire un pape plus pacifique, Léon X, qui arrivera à réconcilier les adversaires. Cependant le concile du Latran s'achèvera en mars 1517, sans avoir beaucoup avancé dans la réforme souhaitée. D'ailleurs, c'est en octobre suivant que Luther affichera ses thèses à Wittenberg, ouvrira la grande crise protestante.

Que fait Charles d'Alençon pendant ces années de conflits ? Il exerce son métier de militaire, sur le front du Nord. Durant l'été de 1513, il s'oppose aux troupes anglaises et impériales qui assiègent la ville de Thérouanne, en Picardie ; tandis que son beau-frère, mari de Françoise, succombe à la bataille de Ravenne.

Souvent aux armées, le jeune duc compte sur sa mère et sa femme pour administrer le duché d'Alençon. Elles y exercent ensemble une régence et une tutelle. La longue expérience de l'aînée sert l'apprentissage de sa belle-fille, qui devient aussi témoin immédiat de l'engagement de Marguerite de Lorraine au service des pauvres, et de son souci de réforme de l'Église locale.

Un nouvel évêque de Sées, Jacques de Silly est élu par le chapitre en 1512, avec l'accord du roi. Mais il ne recevra sa bulle d'investiture qu'en 1515, à cause du conflit de Jules II avec Louis XII. Ici comme ailleurs, l'urgence d'une grande réforme était évidente, et les deux Marguerite partageaient encore une fois la souffrance de l'Église. Ensemble, elles continueront de travailler ensuite à la réforme de divers monastères.

10. Autour de 1515

Sortir du monde ou y demeurer ?

Le roi Louis XII meurt le 1^{er} janvier 1515. Sa femme, Anne de Bretagne, était morte un an avant lui, sans lui avoir donné un fils. Il avait épousé en octobre la sœur d'Henri VIII, roi d'Angleterre. Faute d'héritier mâle, le trône de France passe donc à la branche d'Angoulême, à François I^{er}, frère cadet de Marguerite. À nouveau, la maison d'Alençon se trouve toute proche du trône...

Très populaire, François I^{er} reprend l'aventure italienne, et sa victoire à Marignan va devenir légendaire. Charles d'Alençon y commande l'aile gauche de l'armée. Au retour, il est nommé gouverneur de Normandie et sa femme, Marguerite accompagne son frère en visite dans les villes de France. Argentan recevra le roi en octobre 1517.

La victoire de Marignan aboutit en 1516 au traité de Noyon, et aussi au Concordat de Bologne entre le pape Léon X et François I^{er}. C'était en principe le début d'une "paix perpétuelle", mais elle ne durera guère...

La duchesse douairière d'Alençon a 53 ans. Elle s'est retirée à Essai, dont elle a fait depuis longtemps son monastère séculier. Elle n'y conserve que les serviteurs dont elle a strictement besoin dans sa nouvelle condition. De cette résidence elle continue d'être active dans l'assistance aux pauvres du vaste territoire qu'elle a gouverné. Elle séjournera souvent pour cela dans les villes de Mortagne et d'Argentan...

Elle songe aussi à achever sa vie dans une condition de consécration plus totale à Dieu, libérée des servitudes du pouvoir politique... libre pour les pauvres et pour Dieu. De quelle façon ? Son premier historien Magistri raconte qu'elle eut alors un songe où elle croyait déjà être en paradis. Notre Seigneur lui disait : « Mamie, je veux que vous retourniez encore un peu de temps au monde... c'est pour une bonne fin, car c'est pour y soigner mes frères les pauvres. »

À Mortagne, capitale du Perche, on conservait le souvenir de divers séjours du roi saint Louis. En 1257 il avait pris possession de la région, et fondé deux chapelains à Tous-saints, collégiale récemment construite par Mathilde de Bavière, veuve de Geoffroy, comte du Perche (1203).

Plus récemment la belle-mère de Marguerite, Marie d'Armagnac, femme du duc Jean II, s'était fort dévouée aux malades de l'hôpital. Marguerite avait pris le relais, et développé auprès de cet hôpital un monastère de Clarisses dont l'église fut consacrée en 1515 par Mgr Jacques de Silly. Une des premières abbesses fut madame Jeanne de Montboissier qui, restée veuve, y entra après avoir élevé ses enfants et servi aussi les malades. Marguerite elle-même séjourna souvent à cet hôpital et elle acheta une maison voisine où elle accueillait les pauvres et les religieuses elles-mêmes.

À ces fondations de Mortagne, il faut rattacher celles de Château-Gontier en Anjou, qui dépendaient par elle du domaine d'Alençon. En 1507, Marguerite y envoya à l'hospice Saint-Julien des religieuses de sainte Élisabeth qu'elle avait tirées de la maison de Mortagne. Le père Gabriel-Maria s'en occupa. Ce fut l'origine d'une congrégation qui se développa et fut en rapport, au XVII^e siècle, avec le prieur Saint-Jean (cf. Laurent, p. 96-97).

Après 1516, le Concordat de Bologne signé par le pape Léon X avec François 1^{er} remplace la Pragmatique Sanction de 1438 : il donne au roi de France le droit de choisir les évêques et abbés. Cette réconciliation avec Rome sera mise au service de la réforme religieuse par les deux duchesses d'Alençon. En 1517, Marguerite de France écrit au pape pour demander la réforme du monastère d'Almenêches, illustré jadis par sainte Opportune. L'évêque du Mans, cardinal Philippe de Luxembourg, s'en occupe, et favorise l'arrivée de sœurs de Fontevault et de Belhomer dans cette abbaye. Deux ans après, la jeune duchesse fait une nouvelle démarche en vue de fonder à Essay un monastère pour l'accueil des filles repenties, avec l'aide des Augustines de Paris. Elle réalisait ainsi un ancien projet de sa belle-mère, dans le cadre de cette petite cité qui avait été son refuge de recueillement.

11. L'offrande du soir...

Depuis longtemps, Marguerite de Lorraine aspirait, peut-être secrètement, à terminer sa vie dans un cloître dont l'avaient éloignée les exigences de ses responsabilités politiques. Sa régence s'était prolongée au-delà du mariage de son fils aîné, du fait de la jeunesse de sa bru, Marguerite d'Angoulême et de la mobilisation du duc Charles au service de Louis XII et de François I^{er}. La victoire de Marignan en 1515 amena pour quelques temps un espace de paix. Les semaines de visite du roi à Argentan en septembre 1516 peuvent dater aussi la retraite politique de la duchesse douairière.

Elle correspond alors directement avec le pape Léon X, pour obtenir l'autorisation de fonder un monastère de Clarisses à Argentan, lieu plus salubre que celui d'Alençon dans l'île de la Briante. Elle prolonge ainsi l'exercice d'un pouvoir auquel elle est habituée, mais dans un domaine ecclésial et spirituel qui lui est de plus en plus cher. Elle rejoint là sa belle-sœur, duchesse de Lorraine, Philippe de Gueldre qui deviendra religieuse à Pont-à-Mousson dans les mêmes années.

Marguerite pensait pouvoir jumeler son monastère à l'ancien hôpital Saint-Thomas-Becket, comme cela s'était fait antérieurement à Mortagne. Mais il y eut des objections, et Marguerite dut trouver un autre lieu, le Clos-Pépin, et la construction fut entreprise dans ce faubourg. Mais sans attendre, Marguerite décida d'installer provisoirement la nouvelle communauté dans son propre logis du château d'Argentan, et de participer à ses exercices.

C'est alors sans doute qu'elle manifesta clairement son intention d'y vivre à part entière ; et de nouvelles tractations eurent lieu pour obtenir de Rome une règle "urbaniste" pour le futur monastère. En août 1419, dans la chapelle du château, Marguerite jusqu'alors tertiaire séculière, prit l'habit de tertiaire régulière. De ces années on a retrouvé et conservé quelques courriers des ministres des Cordeliers, et même de Marguerite de France, associée délicatement aux souhaits et au testament spirituel de sa belle-mère.

Pendant l'année suivante, Marguerite, âgée de 57 ans, vit une sorte de noviciat religieux, tout en réglant ses affaires et surtout l'avenir des personnes qu'elle avait à son service. Elle dote le nouveau couvent de fondations pour assurer son indépendance. C'est encore le souci principal de son testament.

En août 1420, l'église et le dortoir du couvent sont prêts. Marguerite en prend possession avec ses sœurs, aux portes de la cité, à l'image de Saint-Damien d'Assise. Le 15 août, ses douze compagnes y font profession, et Catherine de Tirmois est élue abbesse. Le 11 octobre, Marguerite s'engage à son tour à obéir à la règle de sainte Claire, mitigée au XIII^e siècle par le pape Urbain IV.

Dans les aménagements de cette règle, elle gardait le droit de recevoir la visite de sa famille. Et dans les charges de la communauté, elle conserva l'office de distribuer les aumônes et de rencontrer ainsi "ses seigneurs les pauvres".

Mais cette vie cloîtrée ne dura pas longtemps pour elle. Sa santé se détériore, et son médecin, Jean Goëvrot, lui prescrit de prendre de l'exercice. Paradoxalement, elle reçut donc l'ordre de sortir pour visiter les monastères qu'elle avait fondés. Un peu comme François d'Assise, stigmatisé, avait passé sur les routes les derniers temps de sa vie, Marguerite de Lorraine, menacée par une maladie cardiaque, se retrouve itinérante. Elle se rend à Laval et à Mortagne à la fin de l'année 1421. Son état s'y aggrave encore.

On la ramena de Mortagne à Argentan où elle reçut l'extrême onction le jour de la Toussaint. Elle reçut encore la communauté le lendemain et s'éteignit le soir après avoir redit plusieurs fois : « En tes mains, Seigneur... ». Malgré l'heure tardive de sa mort, les cloches d'Argentan sonnèrent en l'honneur de l'ancienne duchesse. Quand elle mourut, son fils Charles était aux armées du Nord ; sa bru était à la cour du roi de France ; et c'est seulement dix-sept jours plus tard, qu'eurent lieu les deux célébrations de ses obsèques, à l'église Saint-Germain d'Argentan et au monastère.

Son corps, entouré et vénéré aussi par le peuple des pauvres, avait été embaumé, et il fut ramené, non à Alençon au monument élevé par elle pour son mari, mais dans la chapelle du monastère, où il demeurera jusqu'à la Révolution française.

D'Alençon fut duchesse Marguerite
Qui de Lorraine était. Et si mérite
D'avoir louange est aux hommes permis
Voyant en eux ce que Dieu y a mis,
Celle-ci doit de tous être louée :
Car, à la fin, après s'être vouée
À servir Dieu sans cesser jour et nuit,
Ce clair Soleil qui en ténèbres luit
Étant enclose en sa religion
Lui déclara qu'en toute région
Et en tout lieu fallait le Tout chercher,
Non en un seul, soit muraille ou rocher.
Tant qu'à la fin, la superstition
elle laissa, et la dévotion
que Dieu demande à une âme amoureuse
elle reçut étant religieuse.

Car, sans un mot délaissier de sa Règle,
Son œil de foi, regardant comme l'aigle
le vrai Soleil où était sa confiance
Trouvait en lui repos de conscience
Son corps était de muraille enfermé
Et tout son cœur en amour confirmé
En liberté avec son Tout vivante
L'amour duquel la rendait languissante.
Mais un beau jour de Toussaint, sa promesse
Lui tint l'Époux : Ayant ouï sa messe
Reçut son Dieu, puis, le sermon ouï
Vêpres aussi, d'un visage éjoui
Dit à ses sœurs, en connaissant sa fin,
Le prononçant purement en la fin :

« Réjouissez, filles, en Dieu vos cœurs
« Encore un coup, ayez joie ». À ses sœurs
Lui demandant la cause de sa joie,
Dit : « L'heure vient qu'Il veut que je le voie

« Ce doux époux, cet Ami perdurable
« Qui rend la mort sans crainte désirable. »

En ce disant, se coucha sur un lit
Comme attendant la mort en grand délit.
Et demanda le dernier sacrement
Lequel reçut d'un sain entendement.

À ses enfants écrivit un langage
Qui bien sentait du divin le ramage
Les exhortant à tout ce que doit faire
Un vrai chrétien pour toujours à Dieu plaire.

Après avoir à tous les siens pourvu
À son Abbesse elle requit que lu
fut du Seigneur au long la Passion.
Et en l'oyant, par grande affection
Levait les yeux, et au ciel regardait
En démontrant que son désir ardeait
D'y parvenir, disant souvent : Hélas !
« Mon Rédempteur, romps les liens et lacs
« Afin qu'à toi hostie de louanges
« Te sacrifie avèques tous les anges. »
Puis, par amour, comme étant hors de soi ;
Disant : « Mon Dieu, tire moi après toi. »

Et de ferveur son Abbesse embrassa
Et en disant : « Jésus, Jésus » passa
Du val de pleur au mont de tout plaisir
Où de longtemps habitait par désir.
Mais aussitôt qu'elle eut fini de dire :
« Jésus », se prit doucement à sourire,
Car ce Tout là qu'en tout elle avait cru
Sans nul obstacle était lors d'elle vu.

Encore on peut répondre : ces nonnains
Qui ont les cœurs si réformés et saints
Pour déclarer leur vie vertueuse
Peuvent avoir la mort bien gracieuse...

Les Prisons... v. 2167-2240